

LE „HOLLANDAIS VOLANT”

Un fait certain, c'est que jamais, au grand jamais, sur aucun des navires où j'avais pris passage, les gens ne s'étaient livrés à tant de causeries, commentaires et discussions concernant les légendes de la mer. A table, vous aviez beau faire, la conversation retombait toujours sur ces damnées histoires qui se terminent fatalement assez mal pour les marins ou même pour les passagers qui ont été soi-disant témoins des faits. J'avais pour voisine une grande et grosse dame de nationalité suisse, craintive comme pas une, et je l'entends encore murmurer avec frayerie: „Mon Dieu! Encore ces choses!”, lorsque quelqu'un revenait sur le chapitre en question. Le plus singulier, c'est qu'elle-même, cette grande et grosse dame, se mit tout à coup à parler du „Hollandais volant”, un soir que chacun avait très gaiement donné son avis à propos du Carnaval de Nice, que tout le monde connaissait, bien entendu. Un silence s'était établi après cela, et cette excellente grande et grosse dame si craintive avait pris la parole d'une façon des plus bizarres, à croire qu'il lui semblait impérieusement nécessaire de rompre ce silence. Et néanmoins, tout en parlant, elle écarquillait des yeux tout ronds et effarés, comme si elle eût parlé contre son gré et qu'elle eût été non seulement stupéfaite, mais épouvantée, de s'entendre dire tout ce qu'elle disait sur le vaisseau fantôme.

Elle en demeura hébétée tout le restant de la soirée et toute la journée du lendemain, sans d'ailleurs confesser à aucun d'entre nous la raison de son hébètement. Mais je lisais dans sa pensée comme dans un livre écrit pour les enfants, et, ayant moi-même succombé plusieurs fois à l'irrésistible tentation de mêler des fantômes ruisse-lants à l'existence du bord, je savais bien qu'une obscure puissance nous obligeait à évoquer ainsi, tour à tour, les sinistres figures légendaires de l'océan.

Oh! C'était mauvais signe. Très mauvais signe. Nous en avions conscience, allez! Mais c'était, aussi, diablement instructif, et je pense que, si

j'avais retenu seulement la moitié de tout ce qui s'est raconté au cours de cette traversée, j'aurais pu faire éditer un bouquin tout à fait intéressant sur les épouvantails que le commerce de la mer engendre chez les hommes, et les multiples formes que chaque légende revêt selon les pays.

Ce qui, peut-être, me frappa le plus, ce fut du „Hollandais volant”, l'admirable et saisissante variation qui représente le vaisseau fantôme comme étant, en effet, un vaisseau volant, — non pas naviguant sur les flots nocturnes, gigantesque trois-mâts ne cessant de grandir et de se développer en tout sens au cours des siècles, comme une créature terrifièrement vivante, — mais je dis bien: un vaisseau fendant les nuées, passant dans le ciel des catastrophes, toutes ses voiles gonflées d'ouragan et ses cordages sifflant jusqu'à hurler.

Rien, je l'avoue, ne me semblait plus propre à faire se hérissier les cheveux sur le crâne de nos grands-pères — rien comme la vision du bâtiment maudit, traînant mille lambeaux allumés d'étincelles et montrant aux matelots en perdition le dessous effrayant de sa carène monstrueuse, avec sa quille marquée d'un trait phosphorescent. Comme cela, je comprenais mieux, je réalisais dans toute sa force l'épouvantement que le vaisseau fantôme avait entretenu jadis chez les gens de mer et dont peut-être, il les glaçait encore parfois.

Lorsque, tout près des côtes de Bretagne, les flots commencèrent à se soulever, lorsque les officiers nous prévinrent gentiment que nous allions essuyer un assez gros temps, je ne pus m'empêcher de me rappeler toutes nos conversations et d'y voir plus que jamais un funeste présage. Impossible d'échapper à cette hantise.

Mais, la nuit étant venue sur une mer démon-tée, je ne me penchai pas pour y chercher du regard l'ombre tordue des êtres mythologiques, ou bien un pâle surgissement de spectres, ou bien l'entrevison d'une cité engloutie et pourtant illu-

minée. Je levai les yeux, au contraire, vers les nuages, et, moitié par jeu, moitié sous l'empire d'une appréhension grandissante c'est au vaisseau fantôme, au „Hollandais volant” que je pensais.

Je ne le vis pas avant notre naufrage, ainsi qu'il eût été classique qu'il m'apparût. Je le vis après. Et ce ne fut ni un rêve, ni même — mon Dieu, non — ni même une hallucination. Ce fut... Mais si je vous le révèle, la suite n'aura plus pour vous aucun sel.

Notre paquebot s'ouvrit sur des écueils où la tempête l'avait poussé. Je vous fais grâce du récit de mes émotions, qui ne furent pas, pourtant, insignifiantes, je vous l'assure.

Ayant perdu connaissance lorsque notre canot de sauvetage, trop chargé, se retourna, je revins à moi, très faiblement, pour me sentir étendu sur le dos. Je n'avais qu'une sensation presque inexistante du monde extérieur. Cependant, la certitude s'imposait à moi que je venais d'être jeté par les lames sur quelque rocher ou quelque banc de sable. Je ne pouvais remuer le petit doigt. Je me sentais anéanti. Un vent violent passait sur ma figure, des éclairs fulguraient à tout instant, créant des alternatives de ténèbres et de lumière. Les coups de bourrasque charriaient l'odeur puissamment iodée de la mer. Mes yeux, à peine entr'ouverts, n'apercevaient que l'immensité indistincte.

Et, tout à coup, je le vis.

Enorme et sombre, il planait au dessus de moi. Il semblait s'être arrêté un instant dans son éternelle et infernale traversée, afin que son équipage d'horreur pût contempler notre désastre et s'en réjouir lugubrement. Il tanguait et roulait dans l'espace aérien, comme sur l'eau furieuse un navire ordinaire. Et j'apercevais, comme prévu, le dessous effrayant de sa coque, avec sa quille soulignée d'une lueur spectrale.

L'effroi du surnaturel me procura une vigueur soudaine. Je fis un effort surhumain pour me soustraire à la menace indicible qui surplombait mon impuissance comme une malédiction du ciel et de l'enfer. Je me dressai sur mon séant avec une clameur étouffée que j'entendis...

J'entendis non moins, aussitôt, une voix de femme, apaisante, qui caressa mon oreille, tandis que des mains me recouchaient avec douceur.

— Le „Hollandais volant!” fis-je en gémissant, les yeux toujours levés vers l'abomination.

Quelqu'un se mit à rire. Très peu. A rire, cependant.

Et le vaisseau fantôme disparut alors.

Ce n'était qu'un vieux trois-mâts pas plus grand qu'un jouet, un ancien ex-voto d'église, suspendu dans le hall d'une villa très élégante, juste au dessus du divan où l'on m'avait porté après mon sauvetage. Des femmes m'entouraient. L'une d'elles m'éventait vigoureusement à l'aide d'une serviette qui masquait et démasquait la lumière atténuée d'une lampe et dont le souffle faisait bouger le petit trois-mâts au bout de ses fils. On venait de badigeonner à la teinture d'iode une blessure légère que j'avais au front.

Je pourrais vous dire que l'une de ces femmes était charmante et qu'elle éprouvait avec un délicieux émoi mon retour à la vie. Par malheur, il n'en fut rien, et l'histoire de ma rencontre avec le „Hollandais volant” se termina prosaïquement, à la minute même où, par bonté, quelqu'un décrocha le sujet dérisoire de ma grande terreur.

MAURICE RENARD.



PRINTEMPS.